



INFO-TURK

LA  
POESIE  
TURQUE

# **LA POESIE TURQUE**

**Info-Türk**

Bruxelles, Octobre 1988

### Sources:

Sabahattin Eyüboğlu, *Siirle Fransızca*, Can Yayınları, 1964, Istanbul  
*Poèmes et chansons*, Info-Türk, 1976, Bruxelles  
*Nazim Hikmet a 75 ans*, Info-Türk/TIKM, 1977, Bruxelles  
Nazim Hikmet, *Anthologie poétique*, Temps actuels, 1982, Paris  
"Littérature de Turquie", *Europe, revue littéraire mensuelle*, Nov-Déc 1983, Paris  
"Quinze poètes turcs d'aujourd'hui", *Anka*, No.4, Avril 1988, Paris

### Traduction des poèmes:

H. Güreş, M. Kemal, S. Eyüboğlu, G. Dino, M. Aquien,  
P. Chuvin, N. Gürsel, N. Baser, H. Uysal, O. Gürsel,  
G. Pfister, T. Celal, E. Eyüboğlu, I. Birkan, L. Vekilli,  
B. Kuzucuoglu, A. Sel

### INFO-TURK

Rue des Eburons 38  
1040 Bruxelles  
Tél: 32-2-230 34 72

Composition et mise-en-pages:  
Atelier graphique du Soleil

Réalisé avec le concours du Ministère de la Communauté  
française de Belgique et de la Commission Française  
de la Culture de l'Agglomération Bruxelloise

D/1988/2198/64

## SOMMAIRE

Préface .....	7
Younous Emre .....	11
Pir Sultan Abdal .....	12
Kaygousouz Abdal .....	14
Karadjaoglan .....	15
Hasan Dede .....	16
Mouhyi .....	17
Achik .....	18
Nazim Hikmet .....	19
<i>Autobiographie</i> .....	21
<i>Salut à la classe ouvrière de Turquie</i> .....	23
<i>Eux</i> .....	23
<i>Le paysan turc</i> .....	25
<i>Pour les quinze</i> .....	26
<i>Le Serpent Noir</i> .....	26
<i>Nos femmes</i> .....	30
<i>L'Épopée de Scheik Bedreddin</i> .....	31
<i>Appel</i> .....	33
<i>Sur la Victoire</i> .....	34
<i>Sur le vingtième siècle</i> .....	35
<i>L'ennemi - 1</i> .....	35
<i>L'ennemi - 2</i> .....	36
<i>La mort sur la place</i> .....	36
<i>De vos mains et du mensonge</i> .....	37
<i>Le bâtiment et les maçons</i> .....	38
<i>La plus drôle des créatures</i> .....	39
<i>Memet</i> .....	40

<i>Le bateau</i> .....	40
<i>A propos de toi</i> .....	41
<i>La grande humanité</i> .....	41
<i>Dimanche</i> .....	42
<i>L'Espagne</i> .....	42
<i>Petrograd 1917</i> .....	43
<i>Que les nuages ne tuent pas les hommes</i> .....	46
<i>Comme Kerem</i> .....	47
Yahya Kemal .....	49
<i>Le soir des sages</i> .....	49
Ahmet Hasim .....	50
<i>Cigognes dans la clarté de la lune</i> .....	50
Fazil Hüsnü Daglarca .....	51
<i>Gravement malade</i> .....	51
<i>Unité</i> .....	51
<i>Goût</i> .....	52
<i>L'obscurité immobile</i> .....	52
<i>Poids du deuil</i> .....	52
<i>Saveur du vert</i> .....	52
<i>Ce que dit l'oiseau vert</i> .....	52
Orhan Veli .....	53
<i>Mahmout le blagueur</i> .....	53
<i>Pour vous</i> .....	53
<i>Poème de la solitude</i> .....	54
<i>Séparation</i> .....	54
Oktay Rifat .....	55
<i>Averse</i> .....	55
<i>Les oiseaux se sont envolés</i> .....	55
Behcet Necatigil .....	57
<i>Traverse</i> .....	57
<i>En guerre contre les maisons</i> .....	58
Ahmet Arif .....	60
<i>Le soir descend vite sur la prison</i> .....	60
Can Yücel .....	62
<i>Echos</i> .....	62

Turgut Uyar .....	63
<i>Gazél pour les eaux qui coulent en silence</i> .....	63
<i>Le soir à cinq heures</i> .....	64
<i>Obras completas</i> .....	64
Edip Cansever .....	65
<i>Coup</i> .....	65
Özdemir Ince .....	66
<i>Le prix</i> .....	66
Ataol Behramoglu .....	67
<i>Sonnet</i> .....	67
Nevzat Celik .....	68
<i>Pleurer</i> .....	68
Cemal Süreya .....	70
<i>Avez-vous déjà eu un père mort?</i> .....	70
Gülten Akin .....	71
<i>Le 22 février 1919</i> .....	71
Kemal Özer .....	74
<i>Élégie</i> .....	74
Ülkü Tamer .....	75
<i>La mort même frémit</i> .....	75
Metin Demirtas .....	76
<i>Un chant dans la cour de la prison</i> .....	76
Abdülkadir Bulut .....	77
<i>Chaud et Proche</i> .....	77
Nihat Behram .....	78
<i>Poèmes silencieux</i> .....	78
Yasar Mirac .....	80
<i>Le café aux verrières</i> .....	80

## PREFACE

*En Turquie la poésie et la musique exercent une très profonde influence sur la vie quotidienne du peuple. Depuis le Xème siècle, les poèmes des bardes populaires furent transmis, tout en passant par le crible du jugement populaire, de génération en génération, jusqu'à nos jours.*

*La poésie anatolienne offre une grande diversité, car elle s'est enrichie constamment par l'apport culturel de diverses ethnies. Par ailleurs, les Ottomans qui régnèrent en Anatolie durant six siècles apportèrent, de leur côté, des éléments culturels des pays soumis à leur joug. A l'origine de la poésie anatolienne, on retrouve des influences fort diverses qui proviennent d'autres cultures: en l'occurrence celles de l'Asie centrale, de Byzance, de la civilisation arabo-islamique, des civilisations ionienne, crétoise, géorgienne, iranienne, arménienne, araméenne, caucasienne, kurde et balkanique.*

*"Depuis l'arrivée des Turcs en Anatolie au XIème siècle, la littérature turque évolua selon deux grandes lignes opposées.*

*"Il y eut d'un côté la littérature populaire, de tradition orale, reflétant la condition de la paysannerie dans ses rapports concrets avec la nature, de l'autre la littérature du Divan qui se voulait avant tout une littérature d'élite s'adressant au goût esthétique des lettrés de l'empire.*

*"Cette dernière qui avait pris pour modèle la littérature persane ignore durant toute l'histoire de l'Empire ottoman l'existence du monde rural. Car elle avait adopté, à travers la littérature persane, non seulement un système de métaphores figées mais aussi la métrique arabe aruz. Cette métrique basée sur la distinction entre les syllabes longues et brèves correspondant aux vocables de la langue arabe n'était point conforme à la structure phonétique du turc parlé par les paysans d'Anatolie. Ainsi, les poètes du Sérail furent contraints d'emprunter en même temps que la métrique et les métaphores, un lexique étranger au langage populaire qui devint par la suite l'Ottoman, ce sabir incompréhensible pour le peuple. Dialoguant en aruz avec des vocables arabo-persans, ils laissèrent à la poésie populaire la métrique traditionnelle héritée de la littérature des tribus nomades de l'Asie centrale qui, elle, basée sur le nombre de syllabes et le système phonétique propre au langage parlé, convenait parfaitement à la structure phonétique du turc, celle de l'harmonie vocalique caractérisée par l'alternance des voyelles antérieures et postérieures. Les poètes populaires qui utilisaient la métrique syllabique trouvèrent*

*donc un terrain particulièrement propice pour l'exercice de leur métier dans les milieux ruraux ou parmi les populations nomades des régions montagneuses. La plupart étaient d'origine paysanne et ce furent eux qui fondèrent la tradition des asik, constituant ainsi une des composantes de la littérature turque d'aujourd'hui.*

*"Le asik (l'amoureux) est à la fois poète et musicien. Accompagné d'un instrument à cordes (le saz), il déclame et chante ses propres compositions, mais il a aussi pour mission de transmettre d'une génération à l'autre le patrimoine littéraire qu'il détient de ses prédécesseurs. Cette transmission s'accomplissant par voie orale, on peut considérer le asik comme le prototype du poète populaire."(\*)*

*La poésie anatolienne et les chansons sont, fondamentalement, l'expression d'une révolte permanente contre la tyrannie ottomane. L'administration de l'Empire ottoman, contrairement à ce que l'on croit, a surtout nui au peuple d'Anatolie et suscité une attitude méprisante pour la langue et la culture du peuple turc. L'histoire d'Anatolie est ensanglantée par d'innombrables massacres perpétrés par les Ottomans.*

*Les chansons contestataires anatoliennes ne sont pas fabriquées à coups de slogans. Dans ces chansons s'entremêlent la révolte, la bravoure et la tristesse. L'esprit contestataire est exprimé dans une vaste perspective, mêlé à d'autres thèmes empruntés à la vie quo-*

---

*\*) Nedim Gürsel, "La longue marche de la littérature turque", Europe, Paris, Nov-Déc 1983*

*tidienne, au travail et à la nature. On peut même trouver des chansons d'amour qui, dans leur essence, sont révolutionnaires. Mais cette essence révolutionnaire n'est pas facile à saisir. Elle est d'une nature aussi complexe et profonde que la vie elle-même.*

*C'est dans cette tradition millénaire que la poésie contemporaine turque née à la fin du 19ème siècle et qui s'est développée pendant et après la guerre de libération nationale (1919-1922) occupe incontestablement une place de choix avec sa richesse et sa variété dans le monde littéraire.*

*Dans cette brochure nous essayerons de faire connaître plusieurs poètes anciens et modernes. Comme vous le constaterez, Nazim Hikmet, le plus grand poète turc occupe dans ce recueil la grande place qu'il mérite.*

**INFO-TÜRK**

### **Younous Emre**

(XIIIe siècle)

*Né à Eskisehir. Pendant la fondation de l'Etat ottoman, il s'est efforcé à écrire ses poèmes en langue turque et que malgré l'influence croissante des langues arabe et persique. Bien qu'un esprit mystique soit dominant dans ses écrits, il traite toujours des problèmes des couches populaires.*

Ton amour à moi-même m'a ravi  
C'est toi qu'il me faut toi seul  
Je me consume jour et nuit  
C'est toi qu'il me faut toi seul

Aucun bien ne m'enchanté  
Nulle misère ne me tourmente  
De ton amour je me contente  
C'est toi qu'il me faut toi seul

Ton amour tue les amants  
Les plonge dans la mer d'amour  
Les remplit de ton image  
C'est toi qu'il me faut toi seul

Aux Soufis les délices de la causerie  
Aux dévots le paradis et les houris  
Que les Medjouns cherchent leur Leyli  
C'est toi qu'il me faut toi seul

Qu'on me brûle dorénavant  
Qu'on jette mes cendres au vent  
Mes cendres iront clamant:  
C'est toi qu'il me faut toi seul

Younous Emre est mon nom  
Ma flamme augmente de jour en jour  
En ce monde et en l'autre monde  
C'est toi qu'il me faut toi seul

**Pir Sultan Abdal**  
(XVI<sup>e</sup> siècle)

*Né à Sivas. A cause de sa lutte contre l'oppression exercée par les sunnites majoritaires sur la minorité alévite, il a été exécuté par les dirigeants ottomans. Ses poèmes lyriques sont inspirés des réalités dures de la vie quotidienne.*

Si rossignol je devenais  
Et devant Dieu me présentais  
Si pomme rouge me faisais  
Pour mûrir sur ta branche, qu'en dirais-tu?

Si pomme rouge tu devenais  
Pour venir mûrir sur ma branche,  
Bâton d'argent je me ferais  
Pour te faire tomber, qu'en dirais-tu?

Si bâton, d'argent tu devenais  
Pour venir me faire tomber,  
Une poignée de seigle je me ferais  
Pour me répandre par terre, qu'en dirais-tu?

Si poignée de seigle tu devenais  
Pour venir par terre le répandre,  
Une belle perdrix je me ferais  
Pour te cueillir grain à grain, qu'en dirais-tu?

Si belle perdrix tu devenais  
Pour venir me cueillir grain à grain,  
Un beau gerfaut je me ferais  
Pour t'enlever, qu'en dirais-tu?

Si beau gerfaut tu devenais,  
Pour venir m'enlever,  
Neige et pluie je me ferais  
Pour te briser les ailes, qu'en dirais-tu?

Si neige et pluie tu devenais  
Pour venir briser mes ailes,  
Vent fou du Nord, je me ferais  
Pour te disperser, qu'en dirais-tu?

Si vent fou du Nord tu te faisais  
Pour venir me disperser,  
Un pauvre mourant je me ferais  
Pour m'étendre sur ton chemin, qu'en dirais-tu?

Si l'Ange de la Mort tu devenais  
Pour venir prendre mon âme,  
Âme légère je me ferais  
Pour aller au paradis, qu'en dirais-tu?

Si âme légère tu devenais  
Pour aller au paradis,  
Tu viendrais trouver Pir Abdal Sultan, ton Maître,  
Et nous irions ensemble, qu'en dirais-tu?



**Kaygousouz Abdal**  
(XVe siècle)

*Il est considéré comme le fondateur de la littérature de la confrérie alévite-bektashi. Ses poèmes écrits dans la langue populaire contiennent une satire surréaliste.*

Toutes les tortues du monde  
Ont mis des ailes pour voler  
Et le lézard se prépare  
A nager jusqu'en Crimée

En route s'est mise une puce  
Chargée d'un seau de sel  
Elle se fait cheval et trotte  
Se fait oiseau et s'envole

D'un coup de pied une fourmi  
Cassa les reins au chameau  
Toute une jambe lui enlève  
Et puis en douce veut filer

La sauterelle sème le blé  
Dans le fleuve de Manisa  
Le moustique s'y enrôle  
Comme ouvrier agricole

Le héron bâtit un pont  
Sur le même fleuve, dit-on  
Les canards et leur cargaison  
S'en vont passer par dessous

Mais le minaret d'Edirne  
Se penche au fleuve pour boire...  
Quand au pont d'Ergéné  
Il va crever de soif

Tels les mots de Kaygousouz  
Telles les noix de coco  
C'est par de pareils mensonges  
Que tu veux gagner le paradis.

**Karadjaoglan**  
(XVIIe siècle)

*Une des figures les plus importantes de la littérature populaire. Ses poèmes lyriques sont inspirés des beautés de la nature. Il n'a écrit ses vers qu'en langue turque.*

Quand l'homme vient un beau jour sur terre  
C'est comme un fruit soudain sur l'arbre mort  
Quand l'homme mûrit et finit par se connaître  
C'est comme un navire chargé de perles et d'or.

A vendre, mon âme folle est à vendre  
Qu'elle aille à travers le monde se répandre...  
Quand l'homme est auprès de celle qu'il aime  
C'est comme fête et noces pour toujours.

Beau chevreuil sur le gazon du plateau  
Les chasseurs arrivent, va dans la forêt.  
Quand l'homme ouvre son cœur à tout venant  
C'est comme se livrer aux eaux troubles du ruisseau.

Karadjaoglan dit que Dieu est le nôtre  
Est-ce le même qui arrache deux âmes l'une à l'autre?  
Quand l'homme mange à la table d'exil  
C'est comme boire à deux mains la coupe du poison.

**Hasan Dede**  
(XVIIe siècle)

*Un des dirigeants importants de la confrérie bektashi.  
Ses poèmes sont lus dans les couvents bektashis avec  
l'accompagnement du saz, instrument national turc.*

Me voilà, Echrefoglou, à nous deux\*  
C'est nous le jardin, la rose est en nous  
Ton Dieu est aussi notre Dieu  
Les soixante douze langues sont en nous

Il est des hommes à la chair dure  
Qui se lavent en vain pour se faire purs  
Mais pourquoi médire des autres  
Tout le mal, tout le mal est en nous

L'abeille se promène voltigeant  
Un élément elle prend, un autre elle rend.  
Le dévot s'en va nous fuyant  
C'est nous l'abeille, le miel est en nous

Père Hasan n'est qu'un mortel  
Le cœur seul dit, le sent tel quel  
A est le chemin vers le Vrai  
Si tu cherches le C, le D est en nous.\*\*

\*) Sorte de provocation à un duel poétique

\*\*) A est la première lettre du mot "Allah"; C la première lettre du mot "Cemal" qui signifie la beauté; D la première lettre du mot "Defil" qui signifie le guide.

**Mouhyi**  
(XVIIe siècle)

Du doigt on ne peut nous compter  
A nous tuer on ne peut nous avoir...  
A nous regarder du dehors  
Personne ne verra où nous en sommes.

Les chemins sont nombreux vers l'Amour  
Tous les chemins sont bons pour nous.  
Qui nous voit nous prend pour des fous  
Nos fous valent mieux que les sages.

Vers l'Unité va la raison,  
Dans l'Unité on ne manque de rien,  
Notre rose s'ouvre tous les matins  
Et perdue jusqu'au printemps.

Mouhyi, tout ce qu'on fait pour toi  
Ton amour seul le justifiera:  
L'abondance pleuvra dans le monde  
De nos mains pauvres que voilà.

**Achik**  
(XVII. siècle)

*Connu par ses élégies et épopées.*

Je gémis comme les routes  
Où des caravanes sont passées.  
Je gémis comme les torrents  
Qui descendent des cimes blanches.

Montagnes où homme ne crie;  
Montagnes où biche ne brame,  
Oiseau ne vole, cheval ne passe  
Je gémis comme les montagnes.

Ma pauvre vie se dessèche  
Mon cœur bout et déborde.  
Je gémis comme les disciples  
Errant loin de leur maître.

Ton image me quitte comme soleil couchant  
Mon sein de soupirs est troué;  
Je gémis comme les maisons  
Dont l'homme est arraché.

Comme les pierres détachées du mur  
Comme les pierres frappées de balles  
Comme les pierres marquées par la croix  
Je gémis comme les pierres des églises.

Mon pauvre Achik ne sait ce qu'il fait  
Il rêve d'être saint parmi les saints  
Et il ne fait que gémir comme les âmes  
Qui prient du soir jusqu'à l'aube.

**NAZIM HIKMET**  
(1902-1963)

*Nazim Hikmet est né en 1902 au sein d'une famille de notables ottomans. A 18 ans, au moment de la guerre d'indépendance, qui aboutit à la naissance de la République de Turquie, il se trouve en Anatolie aux côtés des paysans et des ouvriers en lutte.*

*C'est ainsi que Nazim Hikmet vit son adolescence dans un pays en pleine mutation sociale. Cependant, la république de Turquie qui était le résultat d'une lutte convaincue de la part de l'ensemble des paysans et des ouvriers est progressivement détournée de ses objectifs initiaux et principaux. Les classes possédantes reprennent rapidement le pouvoir et dans ce contexte la vie de Nazim Hikmet s'identifie de plus en plus avec celle du peuple. Elle devient d'emblée une lutte, un combat contre la bourgeoisie. Cette bourgeoisie qui veut à tout prix enrayer tout mouvement d'opposition et de contestation.*

*Dès lors on comprend que la bourgeoisie ait voulu écarter, réduite au silence, ces hommes tels que Nazim Hikmet qui ne pouvaient certainement pas contribuer à la défense des privilèges des classes possédantes.*

*La vie de Nazim Hikmet est tracée par des options claires. Il voit de quel côté il va lutter et c'est pour cela qu'il s'engage pleinement dans un travail de militant de la classe ouvrière et marqué par la grande révolution d'octobre 1917.*

*Il se rapproche de façon continuelle du peuple; il est de cette famille en lutte permanente. Il en symbolise de plus en plus l'expression et les problèmes qu'il essaye de traduire par la voie de la littérature, de la poésie. Il est poète, travaille la langue turque comme d'autres travaillent la terre, le fer, la peau, le cuivre, la laine, la soie. joignant son métier de poète à sa grande vie de militant il dit ce que le peuple crie chaque jour dans les coins isolés de l'Anatolie. Il en devient l'expression et d'office il devient aussi l'ennemi de la classe possédante.*

*On comprend alors pourquoi il va passer 13 ans de sa vie en prison et près de 13 ans en exil. Mais ni la prison, ni l'exil ne l'empêchent de militer. Ses exils successifs renforcent son idée qu'il doit lutter par tous les moyens pour la suppression de l'exploitation de l'homme par l'homme. On n'est pas arrivé à faire taire Nazim Hikmet. Toute sa vie il a décrit les paysages humains. Tout le monde s'y reconnaît, les travailleurs et les paysans de Turquie sont les premiers à chanter les vers de Nazim et ces paysages humains sont tellement vrais et décrivent une telle réalité que le peuple du monde entier se reconnaît. Ce n'est pas un hasard si Nazim Hikmet est traduit dans la plupart des langues.*

## Autobiographie

Je suis né en 1902  
 je ne suis jamais revenu dans ma ville natale  
 je n'aime pas les retours.  
 A l'âge de trois ans à Halep,  
     je fis profession de petit-fils de pacha  
 à dix-neuf, d'étudiant à l'Université communiste de Moscou  
 à quarante-neuf ans à Moscou, d'invité du Comité Central,  
 et depuis ma quatorzième année, j'exerce le métier de poète  
 il y a des gens qui connaissent les diverses variétés de poissons  
     moi celles des séparations.  
 Il y a des gens qui peuvent citer par coeur le nom des étoiles,  
     moi ceux des nostalgies.  
 J'ai été locataire des prisons et des grands hôtels,  
 j'ai connu la faim et aussi la grève de la faim et il n'est  
 pas de mets dont j'ignore le goût.  
 Quand j'ai atteint trente ans on a voulu me pendre,  
 à ma quarante-huitième année on a voulu me donner le Prix  
 mondial de la Paix et on me l'a donné  
 au cours de ma trente-sixième année, j'ai parcouru en six mois  
 quatre mètres carrés de béton, dans ma cinquante-neuvième  
     année j'ai volé de Prague à la Havane en dix-huit heures.

Je n'ai pas vu Lénine, mais j'ai monté la garde  
     près de son catafalque en 1924,  
 en 1961 le mausolée que je visite, ce sont ses livres.  
 On s'est forcé de me détacher de son Parti  
     ça n'a pas marché  
 je n'ai pas été écrasé sous les idoles qui tombent.  
 En 1951 sur une mer, en compagnie d'un camarade,  
     j'ai marché vers la mort.  
 En 1952, le coeur fêlé, j'ai attendu la mort  
     quatre mois allongé sur le dos.  
 J'ai été fou de jalousie des femmes que j'ai aimées  
 je n'ai même pas envié Charlot pour un iota.

J'ai trompé mes femmes,  
 mais n'ai jamais médité derrière le dos de mes amis.  
 J'ai bu sans devenir ivrogne,  
 par bonheur, j'ai toujours gagné mon pain  
                   à la sueur de mon front.  
 Si j'ai menti c'est qu'il m'est arrivé d'avoir honte pour autrui,  
 j'ai menti pour ne pas peiner un autre,  
 mais j'ai aussi menti sans raison.  
 J'ai pris le train, l'avion, l'automobile,  
 la plupart des gens ne peuvent les prendre.  
 Je suis allé à l'opéra  
 la plupart des gens ne peuvent y aller  
                   et en ignorent même le nom,  
 mais là où vont la plupart des gens,  
                   je n'y suis pas allé depuis 1921  
 à la Mosquée, à l'église, à la synagogue,  
                   au temple, chez le sorcier  
 mais j'ai lu quelque fois dans le marc de café.  
 On m'imprime dans trente ou quarante langues.  
 Je n'ai pas eu de cancer jusqu'à présent,  
 on n'est pas obligé de l'avoir  
 je ne serai jamais premier ministre, etc.  
 et je n'ai aucun penchant pour ce genre d'occupation.  
 Je n'ai pas fait la guerre,  
 je ne suis pas descendu la nuit dans les abris,  
 je n'étais pas sur les routes de l'exode,  
 sous les avions volant en rase-mottes,  
 mais à l'approche de la soixantaine je suis tombé amoureux.  
 En Bref, camarade,  
 aujourd'hui à Berlin, crevant de nostalgie comme un chien,  
 je ne puis dire que j'ai vécu comme un homme  
 mais le temps qu'il me reste à vivre,  
 et ce qui pourra m'arriver  
 qui le sait?

### Salut à la classe ouvrière de Turquie

Salut à la classe ouvrière de Turquie!  
 Salut à celle qui crée!  
 Salut à la semence des semences,  
                   à celle qui grandit en s'épanouissant!  
 Tous les fruits sont sur vos branches.  
 Les jours attendus, nos beaux jours sont en vos mains,  
 les jours vrais, les jours grandioses,  
 les journées sans exploitation,  
                   les nuits où l'on ne dort pas avec la faim,  
 les jours de pain, de roses et de liberté.  
 Salut à la classe ouvrière de Turquie!  
 Salut à ceux qui crient notre nostalgie sur les places,  
 notre nostalgie à la terre, au livre et au travail,  
 notre nostalgie de notre drapeau esclave  
                   avec le croissant et l'étoile.  
 Salut à la classe ouvrière qui vaincra l'ennemi,  
 le règne de l'argent,  
 les ténèbres du réactionnaire  
 et salut à la classe ouvrière qui vaincra la roquette de l'ennemi!  
                   Salut à la classe ouvrière de Turquie!  
                   Salut à celle qui crée.

### Eux...

Eux qui sont innombrables  
 comme les fourmis dans la terre,  
 les poissons dans l'eau,  
 les oiseaux dans l'air,  
 eux qui sont poltrons, courageux,  
 ignorants,  
 et sages,  
 eux qui sont des enfants,  
 eux qui font table rase,  
 et eux qui créent,  
 notre livre ne contera que leurs seules aventures.

Eux qui se laissent prendre aux menées du traître,  
 jettent leur drapeau,  
 et abandonnant l'arène à l'ennemi,  
 courent s'enfermer chez eux,  
 et eux encore qui percent de leur poignard le traître,  
 eux qui rient comme l'arbre vert,  
 eux qui pleurent trop tôt,  
 eux qui injurient père et mère,  
 notre livre ne contera que leurs seules aventures.

Et le fer  
 et le charbon  
 et le sucre  
 et le cuivre rouge  
 et les tissus  
 et toutes les branches de l'industrie  
 et l'amour  
 et la tyrannie  
 et la vie  
 et le ciel  
 et le plat pays  
 et l'océan bleu  
 et les mélancoliques voies fluviales  
 et la terre labourée et les villes,  
 tout change de destin un matin à l'aube,  
 quand un matin à l'aube, aux confins des ténèbres,  
 s'appuyant sur le sol de leurs lourdes  
 mains calleuses, il se redressent.

Ce sont eux qui reflètent  
 dans les miroirs les plus sages  
 les images les plus colorées.  
 En notre siècle, eux ont vaincu, eux ont été vaincus.  
 On dit d'eux bien des choses,  
 et pour eux on a dit  
 qu'ils n'avaient rien à perdre,  
 rien que leurs chaînes.

## Le paysan turc

C'est lui qui apprend tout de la terre,  
 qui apprend sans livres.  
 Qui pleure comme Nasrettine le satirique,  
 qui rit comme Zihni le Romantique.

Il est Ferhat,  
 il est Kéreme,  
 et il est Keloglou.

La migrance est son triste lot,  
 ses parents désespèrent de le revoir,  
 le sort perfide lui joue de sales tours,  
 Tcharchamba disparaît sous les eaux,  
 il aime une fille,  
 un autre la lui vole,  
 il perd tout espoir,  
 il s'égaré dans les déserts,  
 on l'enterre alors qu'il n'est pas encore mort...

C'est "Younous le malheureux  
 blessé des pieds à la tête".  
 Ce n'est pas de l'eau, mais du poison qu'il boit..

Mais qu'un jour, quelqu'un lui montre la voie,  
 mais qu'un jour, le temps vienne,  
 mais qu'un jour, il dise:

—En voilà assez!—

Quand il le dit,  
 "La trompette de l'archange retentit,  
 la création tout entière se pétrifie de stupeur...",  
 le poulx de la terre  
 se met à battre dans ses veines.  
 Il ne pense pas plus à s'épargner  
 qu'à épargner la vie de l'ennemi.  
 "Il fend les montagnes, il les déchire,  
 il perce les rochers pour en faire jaillir l'eau de jouvence..."

### Pour les quinze\*

Les yeux qui regardent l'incendie ne versent pas de larmes,  
La tête qui a au front l'étoile rouge ne se prosterne jamais,  
Ceux qui se battent ne portent jamais le deuil  
de ceux qui sont morts.

Même si un éclair déchire les ténèbres,  
Si doivent sonner les cloches suspendues au coeur du néant,  
Nous nous souviendrons du dernier cri de votre poitrine.

Ancien monde, incline-toi devant le nouveau monde!  
Ce n'est pas en nous enlevant quelques camarades,  
Quels que soient tes méfaits, nous atteindrons notre but.

Mer Noire... que tes profondeurs écoutent ceci:  
Nous pendrons le poignard en nos mains,  
Le poignard qui a troué ces coeurs enflammés.

### Le Serpent Noir

Nous avons connu le feu et la trahison,  
et nous avons fixé le monde  
de nos yeux ardents.  
Istanbul, octobre 1918,  
Izmir, mai 1919,  
et Manissa, Ménémène, Aydine, Akhisar  
tombèrent de la mi-mai  
à la mi-juin

(c'est-à-dire la saison  
où se repique le tabac,  
où se fauche l'orge,  
et où se gonflent les épis de blé...)

\*) Poème écrit en 1922, à la suite de l'assassinat de quinze fondateurs-dirigeants du Parti communiste de Turquie.

Adana,  
Antep,  
Ourfa,  
Marache,  
étaient tombées,  
ou se battaient...

.....  
Les gens d'Antep savent manier les armes;  
Ils frappent à l'oeil la grue en plein vol,  
à la patte le lièvre qui s'enfuit,  
et sur leur jument arabe,  
ils se dressent, longs et minces  
comme le jeune cyprès vert.  
Antep est un pays chaud,  
Antep est un pays rude.  
Les gens d'Antep sont des braves.

Le Serpent-Noir  
—avant d'être le Serpent-Noir—  
était journalier dans les villages d'Antep.  
Il était malheureux peut-être, ou heureux  
(on ne lui avait jamais laissé le temps d'y penser),  
il vivait comme un rat des champs,  
et il était poltron comme un rat des champs.  
La bravoure, cet affaire de cheval, d'arme et de terre.  
Il n'avait, lui, ni cheval, ni arme, ni terre.  
Son cou était aussi frêle qu'un brin d'herbe,  
et sa tête, aussi énorme qu'aujourd'hui,  
le Serpent-Noir,  
avant d'être le Serpent-Noir.

Quand les giaours entrèrent dans Antep,  
les gens d'Antep le firent descendre  
du pistachier  
où il cachait sa peur.  
Ils le hissèrent sur un cheval  
et lui mirent un mauser en main.

Antep est un pays rude.  
 Sur les rochers rouges  
 glissent les lézards verts  
 et dans le ciel vont et viennent  
 des nuages brûlants...

Les giaours tenaient les collines,  
 les giaours avaient des canons,  
 et les gens d'Antep étaient encerclés  
 dans la plaine ouverte.  
 Les giaours faisaient pleuvoir les obus,  
 ils défonçaient le sol.  
 Les giaours tenaient les collines,  
 c'était le sang d'Antep qui coulait.

Dans la plaine, une tige de rosier  
 était le rempart du Serpent-Noir  
 —avant d'être le Serpent-Noir.  
 Cette tige si mince,  
 sa tête à lui et sa peur si grandes,  
 qu'il se tenait à plat ventre,  
 sans tirer une seule ballé...

Antep est un pays chaud,  
 Antep est un pays rude.  
 Les gens d'Antep savent manier les armes,  
 les gens d'Antep sont des braves.  
 Mais les giaours avaient des canons.  
 Et triste sort!  
 Les gens d'Antep allaient abandonner  
 la plaine aux giaours.

Avant d'être le Serpent-Noir,  
 le Serpent-Noir se moquait bien de voir Antep  
 aux mains des giaours jusqu'à la fin des temps.  
 Car on ne l'avait pas habitué à penser.  
 Il vivait sur la terre comme un rat des champs,  
 et il était poltron comme un rat des champs.

Une tige de rosier était son rempart.  
 Il était couché à plat ventre sous la tige de rosier,  
 quand soudain, derrière une pierre blanche,  
 un serpent noir  
 dressa la tête.  
 Sa peau était moirée,  
 sa langue fourchue,  
 ses yeux plus rouges que la flamme.  
 Soudain une balle vint lui arracher la tête,  
 la bête s'écroula.  
 Voyant le sort du serpent,  
 le Serpent-Noir  
 —qui n'était pas encore le Serpent-Noir—  
 hurla de toutes ses forces  
 la première réflexion de sa vie:  
 "Tirs-en leçon, ô mon cœur fou,  
 tu pourrais te cacher dans un coffre de fer qu'elle te trouverait,  
 la mort qui trouva le serpent noir derrière la pierre blanche..."

Et quand celui qui vivait comme un rat des champs  
 et qui était poltron comme un rat des champs  
 se leva, bondit en avant,  
 une terreur sacrée s'empara des gens d'Antep,  
 ils se lancèrent à sa suite,  
 ils vainquirent les giaours sur les collines.  
 Et celui qui, vivant comme un rat des champs,  
 était poltron comme un un rat des champs,  
 ils le nommèrent le Serpent-Noir...

Ainsi nous fut contée cette histoire.  
 Et le Serpent-Noir,  
 célèbre tant d'années à la tête des ses partisans,  
 et les gens d'Antep,  
 et la ville d'Antep  
 nous leur avons fait place dans la première partie  
 de notre livre, exactement comme l'histoire  
 nous fut contée...





la plus grande et la plus belle des femmes:  
 La terre  
 allait accoucher  
 d'un moment à l'autre.

.....

.....

Il faisait chaud.  
 Les nuages étaient chargés,  
 La première goutte, comme un mot tendre allait bientôt  
 tomber sur la terre.

Tout  
 d'un coup  
 comme tombant des rochers,  
 pleuvant du ciel  
 jaillissant du sol,  
 comme les derniers fruits de cette terre,  
 chemises blanches sans couture,  
 têtes découvertes,  
 épées et pieds nus,  
 les braves de Bedreddine se jetèrent sur l'ennemi.

Chaude fut l'affaire.  
 Paysans turcs d'Aydin,  
 pêcheurs grecs de Chios,  
 petits marchands juifs,  
 les dix mille compagnons de Moustafa  
 entrèrent comme dix mille haches dans la forêt de l'ennemi.  
 Les rangs aux drapeaux rouges et verts  
 aux boucliers ornés et aux casques d'airain  
 furent décimés, il est vrai,  
 les dix mille n'étaient plus que deux mille.

Les dix mille avaient donné leur huit mille  
 pour pouvoir:  
 Chantant tous en chœur

tirer tous ensemble les filets des eaux  
 travailler le fer comme une dentelle  
 labourant la terre en chœur  
 manger tous ensemble en tout et partout  
 sauf sur la joue  
 de la bien-aimée.

Ils furent vaincus.  
 Les vainqueurs ont essuyé le sang de leurs épées  
 sur la chemise blanche  
 et sans couture des vaincus.  
 Et la terre chantée en chœur,  
 la terre labourée par des mains de frères  
 fut piétinée par les fers des étalons  
 qui virent le jour au palais d'Andrinople.

## Appel

Telle une cavale venue au grand galop de l'Asie lointaine,  
 la tête tendue vers la Méditerranée,  
 ce pays est le nôtre.

Poignets ensanglantés, dents serrées, pieds nus,  
 et cette terre qui est un tapis de soie,  
 cet enfer, ce paradis, sont nôtres.

Que les portes des maîtres se referment,  
 pour ne plus jamais s'ouvrir  
 supprimez l'esclavage de l'homme par l'homme!  
 Cet appel est le nôtre.

Vivre seul et libre comme un arbre,  
 et fraternellement comme une forêt,  
 cette nostalgie est la nôtre...

## Sur la Victoire

Résister à la douleur  
 en appuyant sur notre blessure nos mains effrayantes,  
 en nous mordant les lèvres jusqu'au sang.  
 L'espoir est désormais  
 un cri nu, impitoyable...  
 Et la victoire  
 s'enlèvera à la force de nos mains  
 et nous en oublierons le pardon.  
 Les jours sont durs.  
 Les jours s'amènent avec des nouvelles de mort.  
 L'ennemi est rude, impitoyable, et rusé...  
 Les nôtres meurent en se battant  
 —pourtant ils avaient gagné le droit de vivre,  
 et sur terre plus que tout autre, ils en étaient dignes—  
 Les nôtres meurent  
 —si nombreux—  
 comme s'ils manifestaient un jour de fête  
 avec des chants et des drapeaux,  
 aussi jeunes et insoucians...  
 Les jours sont durs.  
 Les jours s'amènent avec des nouvelles de mort.  
 Le plus beau des univers,  
 nous l'avons brûlé de nos propres mains,  
 et nos yeux ont oublié les larmes  
 —les larmes ont disparu de nos yeux  
 nous laissant tristes mais debout—;  
 et voilà pourquoi  
 nous avons oublié le pardon...

Le but à atteindre,  
 nous l'atteindrons dans le sang.  
 Et la victoire,  
 nous l'arracherons de nos ongles,  
 et nous en oublierons le pardon...

## Sur le vingtième siècle

- Nous endormir maintenant,  
 nous réveiller dans cent ans, mon amour...  
 - Non, mon siècle ne m'effraie pas,  
 je ne suis pas un déserteur.  
 Mon siècle est misérable,  
 mon siècle est scandaleux,  
 mon siècle est courageux,  
 grand  
 et héroïque.  
 Je n'ai jamais regretté d'être venu trop tôt au monde.  
 Je suis du XXe siècle  
 et j'en suis fier.  
 Il me suffit  
 d'être là où je suis au XXe siècle  
 d'être dans notre camp  
 et de me battre pour un monde nouveau...  
 - Dans cent ans, mon amour...  
 - Non, bien plus tôt malgré tout  
 le XXe siècle, qui meurt et qui renaît,  
 et dont les derniers jours riront bien fort  
 (ma nuit terrible qui aboutit à des cris d'aurore),  
 sera plein de soleil  
 comme tes yeux, mon Hatché.

### L'ennemi - 1

Ils sont les ennemis de l'espoir ma bien-aimée,  
 de l'eau qui ruisselle,  
 de l'arbre à la saison des fruits,  
 de la vie qui pousse et s'épanouit.  
 Car leur front est marqué du sceau de la mort:  
 —dent pourrie, chair décomposée—  
 ils vont disparaître à jamais.  
 Et bien sûr ma bien aimée, bien sûr,

dans ce beau pays,  
la liberté ira de long en large  
magnifiquement vêtue de son bleu de travail...

### L'ennemi - 2

Ils sont les ennemis de Redjep, tisserand à Brousse,  
les ennemis de Hassan, ajusteur à l'usine de Karabuk,  
les ennemis de la vieille Hatdjen, la paysanne pauvre,  
les ennemis de Suleyman, l'ouvrier agricole,  
les ennemis de l'homme que je suis, que tu es,  
les ennemis de l'homme qui pense,  
mais la patrie est la maison de ces gens-là,  
ils sont donc ennemis de la patrie, ma bien-aimée...

### La mort sur la place

Un mort est étendu,  
tête folle de dix-huit ans,  
avec le soleil tout au long des jours,  
avec les étoiles la nuit,  
Place de Bajazet à Istanbul.

Un mort est étendu,  
il tient d'une main son livre d'études  
de l'autre un rêve interrompu  
un rêve mort avant sa naissance  
en avril de l'an mille neuf cent soixante  
Place de Bajazet à Istanbul.

Un mort est étendu,  
on l'a abattu  
et la blessure de la balle  
s'ouvre sur son front comme un oeillet rouge  
Place de Bajazet à Istanbul.

Un mort restera étendu,  
et son sang perlera sur terre, goutte à goutte  
jusqu'au jour où mon peuple en armes  
avec des chants de liberté  
viendra prendre d'assaut  
la grande place.

### De vos mains et du mensonge

Vos mains graves comme les pierres,  
tristes comme les airs chantés dans la prison,  
lourdes, massives comme les bêtes de somme,  
vos mains qui ressemblent  
aux visages furieux des gosses affamés.

Vos mains légères, habiles comme les abeilles,  
chargées comme les mamelles de lait,  
intrépides comme la nature,  
vos mains qui gardent sous leur peau dure  
l'affection et l'amitié.

Notre planète ne tient pas entre les cornes d'un bœuf,  
elle tient entre vos mains...

Ah les hommes, les nôtres,  
on vous nourrit de mensonges  
alors qu'affamés,  
il vous faut du pain, de la viande.  
Vous quittez ce monde aux branches lourdes de fruits  
sans avoir mangé une seule fois sur une nappe propre.

Ah les hommes, les nôtres,  
surtout ceux d'Asie, d'Afrique,  
du moyen et du proche Orient, des Iles du Pacifique  
et ceux de mon pays;  
c'est-à-dire plus de soixante-dix pour cent des hommes,  
vous êtes endormis, vous êtes vieux,

vous êtes curieux, vous êtes jeunes comme vos mains...  
 Les hommes, ah! les nôtres,  
 mon frère d'Europe ou d'Amérique,  
 tu es alerte, tu es audacieux,  
 tu es étourdi comme tes mains,  
 on te ment, on te fait marcher...

Les hommes, ah! les nôtres,  
 si elles mentent les antennes,  
 si elles mentent les rotatives,  
 s'ils mentent les livres,  
 s'ils mentent, l'affiche, l'avis ou la colonne,  
 si elles mentent sur l'écran les jambes nues des filles,  
 si la prière ment,  
 si elle ment la berceuse,  
 s'il ment, celui qui joue du violon dans le cabaret,  
 s'il ment, le clair de lune dans les nuits désespérées,  
 si elle ment la parole,  
 si elle ment la voix,  
 si tout le monde et toutes les choses mentent  
 à l'exception de vos mains.  
 Et pour que ne finisse pas cette injustice,  
 la rêve du trafiquant dans ce monde mortel,  
 dans ce monde où il ferait bon de vivre.

### Le bâtiment et les maçons

Ils chantent, les maçons,  
 construire ce n'est pas chanter une chanson.  
 C'est une affaire un peu plus difficile.

Le cœur des maçons  
 c'est une place de fêtes, ça rutile,  
 mais le chantier n'est pas une place de fêtes.  
 On y trouve la boue  
 et le vent et la neige.

Les mains qui saignent.  
 Là le pain n'est pas toujours frais,  
 le thé n'est pas toujours chaud  
 parfois le sucre fait défaut,  
 tous les hommes ici ne sont pas des héros,  
 les amis ne sont pas toujours fidèles.

Construire ce n'est pas chanter une chanson.  
 C'est une affaire un peu plus difficile.  
 Mais le bâtiment monte et prend le ciel d'assaut  
 haut, plus haut, toujours plus haut.  
 Au premier étage déjà  
 l'on a posé des pots de fleurs.  
 Et sur leurs ailes les oiseaux  
 apportent du soleil au balcon du premier.  
 Dans chaque brique bat un cœur  
 le bâtiment monte  
 et s'élève,  
 il s'élève dans la sueur et dans le sang.

### La plus drôle des créatures

Comme le scorpion, mon frère,  
 tue es comme le scorpion dans une nuit d'épouvante.  
 Comme le moineau, mon frère,  
 Tu es comme le moineau dans ses menues inquiétudes.  
 Comme la moule, mon frère,  
 tu es comme la moule enfermée et tranquille,  
 tu es terrible, mon frère,  
 comme la bouche d'un volcan éteint.  
 Et tu n'es pas un, hélas,  
 tu n'es pas cinq,  
 tu es des millions.  
 Tu es comme le mouton, mon frère,  
 quand le bourreau habillé de ta peau

quand le bourreau lève son bâton  
 tu te hâtes de rentrer dans le troupeau  
 et tu vas à l'abattoir en courant, presque fier.  
 Tu es la plus drôle des créatures, en somme,  
 plus drôle que le poisson  
 qui vit dans la mer sans savoir la mer.  
 Et s'il y a tant de misères sur terre  
 c'est grâce à toi, mon frère,  
 Si nous sommes affamés, épuisés,  
 si nous sommes écorchés jusqu'au sang,  
 pressés comme la grappe  
 pour donner notre vin,  
 irai-je jusqu'à dire  
 que c'est ta faute, non,  
 mais tu y es pour beaucoup, mon frère!

### Memet

Sur le rivage en face, mon pays  
 de Varna, je t'appelle et mon cri se répète m'entends-tu,  
 Memet, Memet.  
 La mer noire s'écoule et jamais ne s'arrête  
 folle nostalgie, folle nostalgie  
 mon fils, je t'appelle, m'entends-tu,  
 Memet!... Memet!...

### Le bateau

Ce n'est pas un cœur, bon sang,  
 mais un mocassin de peau de buffle  
 qui marche sans cesse, marche  
 sans se déchirer  
 qui avance sur les routes pierreuses.  
 Un bateau passe devant Varna

"Où les fils d'argent de la mer noire"  
 un bateau s'en va vers le Bosphore.  
 Nazim tout doucement caresse le bateau  
 et s'y brûle les mains.

### A propos de toi

Tu es ma servitude et ma liberté  
 tu es ma chair qui brûle  
 Comme la chair nue des nuits d'été  
 Tu es mon pays  
 Toi, avec les tries vertes de tes yeux bruns  
 Toi, superbe et victorieuse  
 tu es ma nostalgie  
 De te savoir inaccessible au moment  
 où je t'atteins.

### La grande humanité

La grande humanité voyage sur le pont des navires  
 dans les trains en troisième classe  
 sur les routes elle marche  
 la grande humanité.

La grande humanité s'en va au travail à huit ans  
 elle se marie à vingt ans  
 meurt à quarante  
 la grande humanité.

Sauf à la grande humanité, le pain suffit à tous  
 pour le riz c'est pareil  
 pour le sucre pareil  
 pour le tissu pareil  
 pour le livre pareil  
 cela suffit à tous sauf à la grande humanité.

Il n'est pas d'ombre sur la terre de la grande humanité  
pas de lanternes dans ses rues  
pas de vitres à ses fenêtres  
mais elle a son espoir, la grande humanité  
on ne peut vivre sans espoir.

### Dimanche

C'est dimanche aujourd'hui, pour la première fois,  
aujourd'hui ils m'ont laissé sortir au soleil,  
et moi pour la première fois dans ma vie  
j'ai regardé le ciel sans bouger  
m'étonnant qu'il soit si loin de moi  
qu'il soit si bleu, qu'il soit si vaste  
je me suis assis par terre plein de respect  
et j'ai collé mon dos contre le mur blanc.  
Il n'est pas question en cet instant  
de me jeter dans les vagues,  
pas de combat en cet instant,  
pas de liberté et pas de femme,  
terre, soleil et moi,  
je suis un homme heureux.

### L'Espagne

Parmi nous, certains atteignent la soixantaine;  
certains sont allés plus loin, certains ne sont  
qu'une poignée d'ossements depuis longtemps.  
L'Espagne, notre jeunesse,  
L'Espagne est une rose sanglante éclosée à notre poitrine,  
L'Espagne, notre amitié dans la pénombre de la mort,  
L'Espagne, notre amitié à la lumière  
de notre espoir invincible.  
Et les vieux oliviers déchiquetés, et la terre jaune et

la terre rouge percée de part en part.  
Parmi nous, certains atteignent la soixantaine;  
certains sont allés plus loin, certains ne sont  
qu'une poignée d'ossements depuis longtemps.  
Madrid est tombé en 39  
en 62, des mines d'Asturies nous vient  
sa voix coléreuse et chaude,  
du fond de notre espoir invincible, de Bilbao.  
L'Espagne était notre jeunesse, L'Espagne est notre jeunesse  
L'Espagne est au creux de la main de notre ligne de vie à tous.

### Petrograd 1917

Au Palais d'Hiver, Kerenski.  
A Smolni, les Soviets et Lénine,  
Dans la rue, les ténèbres,  
la neige,  
le vent,  
et eux.

Et eux, ils savent qu'il a dit:  
"Hier trop tôt, demain trop tard,  
le seul moment c'est aujourd'hui."  
Et eux ont dit: "Compris, nous savons."  
Et eux jamais  
ne surent rien d'un savoir aussi implacable et parfait.  
Sur la neige, le vent.  
Et eux,  
retour du front, avec leurs baïonnettes,  
leurs camions, leurs mitrailleuses,  
leurs nostalgies, leurs espoirs, leur appétits sacrés,  
et leurs yeux grands ouverts dans les ténèbres, ils marchent.  
Ils marchent sur le Palais d'Hiver.

Le Bolchevik Kirok, de Poutilovski-zavod, dit:  
"- Aujourd'hui, c'est un grand jour, camarades, un grand jour,

Et je rappelle, à qui voudrait piller,  
 que désormais le Palais d'Hiver et toute la Russie  
 sont le bien de l'ouvrier et du paysan."  
 Le vent,  
 la neige,  
 et les ténèbres.  
 Eux, malins comme le vent,  
 ils marchent.  
 Ils marchent sur le Palais d'Hiver.  
 Sergey-le-Boiteux, ajusteur,  
 dit: "Ah, chienne de vie!  
 En 1905 —j'avais dix ans— je suis passé par ici.  
 Venaient en tête les icônes avec leurs grands yeux innocents,  
 les gosses nu-pieds, les vieilles,  
 et le pope Gapone aux longs cheveux.  
 Nous avions les hommes et le vent en poupe.  
 Et en face, à la fenêtre rouge, le Tzar de toutes les Russies  
 nous regardait, blême en ses habits noirs.  
 Les femmes en pleurant mirent genou à terre,  
 moi j'avais levé la main pour me signer,  
 quand soudain au galop surgirent les Cosaques,  
 les Cosaques, ces chevaux cabrés, ces kalpaks noirs.  
 Nous, les gosses, en piaillant, tombâmes comme des moi-  
 neaux.  
 Un coup de sabot me broya la rotule."  
 Et Sergey-le-Boiteux, traînant la jambe,  
 marche avec eux sur le Palais d'Hiver.  
 Le vent,  
 la neige,  
 et les ténèbres sont maîtres du paysage.  
 Il vient du front de Pologne,  
 le paysan Ivan Petrovitch, et ses yeux  
 comme ceux d'un chat voient dans la nuit:  
 il crachote en sa barbe rousse,  
 et dit: "Eh, Matouchka,  
 A nous la terre, comme canard à tête verte en gibecière!"

Le vent,  
 la neige,  
 et les ténèbres emplissent tout le paysage.  
 Et dans le port, l'Avrora aux trois cheminées.  
 Il ouvrit le feu, derrière les colonnes,  
 les jolis Junkers et les grosses putains blondes.  
 Sergey-le-Boiteux, ajusteur, dit:  
 "Ah, chienne de vie!  
 Entre quelles mains est resté Krenski..."  
 Et, sur sa jambe infirme, il tomba à terre.  
 Retour du front de Pologne,  
 la paysan Ivan Petrovitch,  
 dans les lointains distingue de ses yeux de chat  
 la terre grasse et nourrie,  
 et, crachotant en sa barbe rousse,  
 en extase fait marcher sa mitrailleuse.  
 Sous le vent,  
 les briques rouges du Palais d'Hiver,  
 le bolchévik Kirov  
 dit: "Camarades, l'histoire,  
 c'est-à-dire les classes ouvrière et paysanne,  
 c'est-à-dire le soldat rouge,  
 c'est-à-dire nous, nous allumons un flambeau!  
 Camarades, dit-il, nous passons à l'attaque!"  
 Et comme sur la Néva les glaces rougeoyaient,  
 avec l'appétit d'un enfant,  
 avec le courage du vent,  
 ils entrèrent au Palais d'Hiver.  
 Fer, charbon, et sucre,  
 et cuivre rouge,  
 et textiles,  
 et amour, et violence, et vie,  
 et toutes les branches de l'industrie,  
 et la Petite et la Grande et la Blanche Russie,  
 et le Caucase, la Sibérie, le Turkestan,  
 et le cours mélancolique de la Volga,



et les villes eurent leur sort  
changées, en un moment d'aube,  
en un moment d'aube où, surgis des rives de la nuit,  
de leurs bottes neigeuses  
ils foulèrent les escaliers de marbre.

### Que les nuages ne tuent pas les hommes\*

Celles qui font de nous des hommes sont les mères  
Elles vont devant nous comme clarté des cieux  
Aux mères ne devez-vous point d'être sur terre?  
Alors ayez pitié des mères, beaux Messieurs  
Que les nuages ne tuent pas les hommes.

Un enfant de six ans court dans les pâturages  
Et par-dessus les bois vogue son cerf-volants  
N'avez-vous point connu ces jeux du premier âge?  
Alors ayez pitié beaux Messieurs des enfants  
Que les nuages ne tuent pas les hommes.

En peignant ses cheveux la jeune fiancée  
Au fond de son miroir cherche un visage doux  
Ne vous a-t-on cherché de même un jour passé?  
Alors ayez pitié beaux Messieurs des époux  
Que les nuages ne tuent pas les hommes.

Lorsqu'on vieillit et que la vie atteint sa grève  
L'on doit toujours penser aux souvenirs heureux  
Vous aussi vieillissez, votre époque s'achève  
Alors mes beaux Messieurs ayez pitié des vieux  
Que les nuages ne tuent pas les hommes.

\*) Ce poème a été mis en musique et admirablement chanté  
par Julos Beaucaïne

### Comme Kerem

L'air est lourd comme du plomb.  
Je crie  
Je crie  
Je crie  
Je crie.  
Venez vite  
je vous invite  
à faire fondre  
du plomb...  
Il me dit:  
- Tu prendras feu à ta propre voix  
et cendre tu deviendras  
comme Kerem  
brûlé  
à son amour.  
"Tant  
de misère  
si peu  
d'amis.  
Les oreilles  
des cœurs  
sont  
sourdes...  
L'air est lourd comme du plomb..."  
Et moi je lui dis:  
- Que je brûle  
que cendre  
je devienne  
comme  
Kerem.  
Si je ne brûle pas  
si tu ne brûles pas  
si nous ne brûlons pas  
comment

les ténèbres  
 deviendront-  
 elles  
 clarté...  
 L'air est gros comme la terre.  
 L'air est lourd comme du plomb.  
 Je crie  
 je crie  
 je crie  
 Venez vite  
 je vous invite  
 à faire fondre  
 du plomb.

**Yahya Kemal**  
 (1884-1958)

*Né à Skopjé, en Macédoine, dans une vieille famille aisée de dignitaires ottomans. Il parfait ses études à Paris où il reste de 1903 à 1912, fréquentant l'Ecole des sciences politiques, mais aussi les écrivains et en particulier des poètes comme Jean Moréas.*

*De retour en Turquie, il enseigne l'histoire à l'université et sera délégué à la commission turque qui signe le traité de Lausanne. Il est député, puis ambassadeur à Varsovie, Madrid, Lisbonne et au Pakistan. Si l'on a pu voir en lui le fondateur d'un néo-classicisme turc, son esthétique et ses thèmes tournés vers un monde en voie de disparition n'ont pas eu de prise sur la jeune poésie contemporaine.*

**Le soir des sages**

Nous sommes à l'horizon d'un soir sans retour. Il se fait tard;  
 O ma vie, voici le dernier acte, fais-en à ta guise!  
 Imaginerait-on même de revenir en ce monde,  
 Que nous ne voulons pas d'une pareille consolation.

De larges battants s'ouvrent sur l'obscur néant  
 Et passé le portail d'où ne monte aucun soleil  
 Commencera, infinie la nuit silencieuse.

Face au soleil couchant, dans ces derniers jardins, à ta guise,  
 Consume-toi, mon âme, d'ardeur ou d'amour!  
 Que s'épanouisse en nous la tulipe rose.



**Goût**

L'enfant  
Tête l'obscurité  
Au sein blanc  
De sa mère

**L'obscurité immobile**

La nuit  
C'est le vol  
Arrêté  
Des oiseaux

**Poids du deuil**

Je suis une telle obscurité  
La nuit  
Ne me  
Suffit pas

**Saveur du vert**

Il brille  
Dans l'eau, la montagne, le ciel  
Dans ton regard  
Le vert de l'univers

**Ce que dit l'oiseau vert**

Le vert  
C'est l'haleine  
Du ciel  
Descendu sur la terre.

**Orhan Veli**  
(1914-1950)

*Né à Istanbul. Après des études de philosophie inachevées, il devient traducteur au ministère de l'Education nationale. Poète plein de fantaisie et de charme, il écrit dès 1936 des poèmes inhabituels pour l'époque, avant de former le group Garip en 1941 avec ses amis Oktay Rifat et Melih Cevdet Anday. Il est le grand novateur de la poésie contemporaine turque.*

**Mahmout le blagueur**

C'est mon boulot à moi  
Tous les matins je repeins le ciel  
Pendant que vous dormez tous.  
Vous vous réveillez. Vous voyez qu'il est bleu.

Parfois la mer se déchire  
Qui la recoud vous ne le savez pas.  
C'est moi qui la recouds.

Parfois aussi je me fais des blagues  
Ca aussi c'est mon devoir  
A la place de ma tête j'imagine une tête  
A la place de mon estomac j'imagine un estomac  
A la place de mon pied j'imagine un pied.  
Je ne sais plus que faire

**Pour vous**

Pour vous, hommes, mes frères  
Toutes choses sont pour vous  
La nuit est pour vous, et le jour est pour vous  
La lumière du jour et la clarté de la lune  
Les feuillages dans la clarté de la lune  
L'inquiétude des feuilles

La sagesse des feuilles  
 Les milliers de verts dans la lumière du jour  
 Les jaunes sont pour vous, et les roses sont pour vous  
 Le contact de la main sur la peau  
 Sa tiédeur  
 Sa douceur  
 Le confort d'être couché  
 Les bonjours sont pour vous  
 Pour vous les mâts qui se balancent au port  
 Les noms des jours  
 Les noms des mois  
 Les peintures des baraques sont pour vous  
 Et pour vous sont les pieds du facteur  
 Les mains du potier  
 La sueur qui coule des fronts  
 Le plomb qui jaillit des fusils  
 Pour vous les cimetières, les pierres tombales  
 Les prisons, les menottes, les peines capitales  
 Pour vous  
 Toutes choses sont pour vous.

### Poème de la solitude

Ceux qui ne vivent pas seuls ne savent pas  
 Comment le silence fait peur à l'homme;  
 Comment l'homme se parle à lui-même;  
 Comment il court aux miroirs,  
 Nostalgiques d'une âme.  
 Ils ne savent pas:

### Séparation

Je reste à regarder le bateau qui part  
 Je ne peux me jeter à la mer, le monde est trop beau;  
 J'ai ma fierté d'homme, je ne peux pas pleurer.

### Oktaf Rifat (1914)

*Né à Trabzon où son père, poète lui aussi, occupait un poste de gouverneur. Après ses études de droit à Ankara, il part pour Paris où il suit les cours de l'Ecole des sciences politiques. Après son retour en Turquie, il travaille à la Direction générale de la presse et de l'information. Puis il sera avocat et conseiller juridique des chemins de fer de l'Etat. Il prit sa retraite en 1973. Il est considéré comme l'un des meilleurs poètes de Turquie.*

### Averse

Le temps allait à rebours, les nuages  
 Traînaient à reculons un jour du passé.  
 Envolés d'un seul coup, de ci de là  
 Comme des bandes de corbeaux à grands cris  
 Les souvenirs perchés dans les recoins.  
 Et de mes os le désir a coulé  
 Ruisselé avec la pluie sur la grève.  
 Chaleur qui souffle, les mains n'en savent rien  
 Du bleu, du bleu, les yeux ne le voient pas.  
 Le soleil est tombé. Ma nuit hissée  
 S'est dressée avec les drapeaux.  
 Montant derrière les pistachiers, la lune  
 A marqué mes cieux au sceau du regret.  
 Peine intenable, reflétée dans la mer,  
 Cauchemar, avalanche, croulant sur moi.

### Les oiseaux se sont envolés

J'ai écarté tes nuages de chaque côté,  
 Les oiseaux se sont envolés par bandes. Ils sont partis,  
 Une lueur brutale dans leurs yeux rouges,  
 Un ver de terre transparent dans leurs griffes serrées,  
 Vers l'endroit où la solitude rejoint le ciel.

Je les connais, héron ou mouette,  
Ils mangent les taches de son du soleil,  
Avec le sang du poisson leur bec dans son cœur.

Vers le large j'ai poussé tes nuages,  
Août, comme un volcan, s'est élevé  
Hors de la mer. J'ai foulé les pierres chaudes  
Dans les ruines de l'église morte. Le pied du mur,  
Chardons à hauteur d'homme, orties.  
L'été, un couteau de lumière entre ses dents humides,  
Comme un corsaire à notre poursuite, la nuit au loin!  
Je me suis allongé sur la grève de tes épaules,  
De l'eau et des galets j'ai aperçu le murmure.

**Behcet Necatigil**  
(1916-1979)

*Né à Istanbul. Il a fait ses études à l'Ecole normale supérieure et a été professeur de littérature turque durant toute sa vie. Il a traduit de nombreux écrivains allemands en turc. Sa poésie constitue une école à part dans la littérature turque contemporaine ou elle s'affirme comme une des plus marquantes par son originalité.*

**Traverse**

Moi, déterré parmi les momies après les morts,  
Enfoui dans les parois humides...  
Une fois enlevé mon couvercle branlant,  
De l'âge où je vécut prend à la gorge  
Une âcre odeur d'arsenic.

Moi, traverse introvertie,  
Sur mes épaules pourries la charge des gratte-ciel  
et des pyramides  
De mes variantes toutes les langues du monde sont pleines  
Même sur mes rails des sommets lointains  
Lassitude des grandes villes.

J'existe depuis la création, je suis auprès d'une lointaine  
Au fond d'une mine, devant un établi  
A côté d'un navire, une plume à la main.  
Passent les trains en transit  
Moi, absorbé dans mes soucis.

Passent les énormes wagons  
Et tombe le goudron sur moi; emprisonné de vis  
et de boulons,

Enfoncé dans les rails de fer pesants  
Passe la rumeur des trains impatients

Reste l'aiguille, reste sur les noirs boulons  
 Le sel de la sueur tombant de mon front.  
 Peut-être d'avoir supporté tant de charges  
 Moi, momie déterrée, montrée dans les musées  
 Somptueux des civilisations contemporaines  
 Perdue là, momie dans ses bandages épais  
 —Dérisoire, peut-être  
 Rouillée, rapée, broyée,  
 Moi, traverse introvertie.

### En guerre contre les maisons

La faiblesse attise  
 La fleur des maisons  
 Notre guerre contre les maisons  
 Est la plus dure des guerres.

Chaque jour les maisons nous poussent dehors  
 —Va, apporte!—  
 Chaque soir la sueur de nos fronts  
 Rapporte le pain ordonné.

Toutes petites vues de l'extérieur  
 Les maisons nous écrasent  
 Et nous passent le collier au cou  
 Traînent cette charge de chameau!

Je ne comprends pas  
 Cet acharnement des maisons  
 Elles sont solidaires des objets  
 Hostiles aux vivants.

En tête la casserole enrayée  
 Suivie des tables: —Apporte!  
 Tant que la terre durera  
 La casserole fera cuire et la table consommera.

Grande est la rage des objets  
 Ils sont tous alliés aux maisons  
 Le robinet se casse, le carreau se brise  
 Il faut payer.  
 Le tissu et le cuir ne sont pas en reste  
 Lâches, tyranniques eux aussi  
 A peine achetés  
 Les voilà usés.

Ah si les provisions y mettaient du leur  
 Hélas!  
 Plus de savon, plus de sucre, plus d'huile  
 Plus de gaz.

Un serpent au soleil se réveille  
 "Allume le feu!" dit la chambre  
 Dehors c'est l'hiver  
 Pense un peu.

La faiblesse attise  
 La fureur des maisons  
 Notre guerre contre les maisons  
 Est la plus dure des guerres.

**Ahmet Arif**  
(1921)

*Né à Diyarbakir. Emprisonné à plusieurs reprises, il ne peut terminer ses études supérieures et travaille comme correcteur et secrétaire dans les journaux d'Ankara. Il n'a publié qu'un seul recueil de poèmes qui a connu sa dix-huitième édition en 1980. Sa poésie a eu une grande influence sur la jeune génération.*

### Le soir descend vite sur la prison

Le soir descend vite sur la prison  
Tu serais un géant tu n'y pourrais rien  
Tu serais un maître au combat  
Ou un brave au grand cœur  
Tu n'y pourrais rien, la nostalgie  
Peu à peu s'infiltrer en toi te prend et t'emporte.  
Le soir descend vite sur la prison  
Descendant sept barres de fer  
Sur les sept portes  
Soudain le jardin est en larmes  
En face au pied du mur  
Trois branches de liserons,  
Trois pieds de pensées sauvages...

Dans le même terrible amour  
Le nuage dans le ciel, l'abricot sur la branche  
La prison commence à peser  
L'obscurité, l'ennui...  
Dans la cour quelqu'un chante "La mariée du Kurde"...  
Moi je fais les cent pas au pied des couchettes  
Et je n'arrête pas de bâtir des rêves impossibles  
Risibles, maladroits, puérils...?

Si j'étais tué, perdu me dis-je  
Tout nu dans un combat  
Je voudrais que soient viriles  
Et l'amitié et la haine.  
Pourtant il n'en est rien  
Baïonnette au canon  
Commence la ronde de nuit des gendarmes...

En colère je frotte l'allumette  
Au premier coup je fume la moitié de ma cigarette  
J'aspire une pleine bouffée  
Une bouffée à me tuer.  
Je sais tu diras "toi aussi?"  
Mais le soir descend vite sur la prison  
Et dehors, un printemps au sang fou.  
Je t'aime  
A en perdre la tête...



**Can Yücel**  
(1926)

*Né à Istanbul. Il étudie la philologie classique à la faculté des lettres d'Ankara et à Cambridge. Poète satirique de premier ordre et traducteur réputé.*

### Echos

Quand je t'entends, Théodorakis,  
Il pleut du mauve sur moi...  
Mes lèvres sont mauves de baisers...  
Je suis comme une croix jetée à la mer avec des cantiques.

et il pleut une mer sur moi  
Ne t'en fais pas, cher Théodorakis,  
Si des colombes insatiables se querellent  
Dans cette cour des plus ivres  
Comme des grains de maïs elles sont répandues mais  
Ce ne sont pas des grains de maïs, ces îles  
Et nous, nous ne sommes pas des colombes...

**Turgut Uyar**  
(1927)

*Né à Ankara. Après des études supérieures à l'École des cadres de l'armée, il est un temps officier, puis quitte l'armée de son propre gré et travaille dans le secteur industriel. Retraité, il vit à Istanbul. Il est l'un, des chefs de file de la poésie novatrice en Turquie.*

### Gazel pour les eaux qui coulent en silence

Ah voilà tout est là...  
Moi j'aimerai mes épaules un jour  
Même si elles n'ont ni dorures ni épaulettes.  
Moi j'aimerai mes épaules un jour  
Sous le pilier d'une mine effondrée.

L'eau coule dans les champs de chanvre  
Ah! mon tout à moi...  
Moi j'aimerai mes épaules un jour  
Au combat, au côté d'une autre épaule  
Au lit, au côté d'une épaule frêle.

La route est longue; il fait chaud  
Je cravache mon cheval, j'arrive à Cordoue...  
Si je vois un jour descendre les étourneaux  
En bande sur la plaine  
Je me souviendrais que les hommes se partagent le monde  
Encore une fois...

Je fais l'amour, je meurs, je me bats, je meurs  
Je remplis mon sac de pain noir et de fromage  
J'arrive à Cordoue...

### Le soir à cinq heures

Ah! mes mains et mon cœur  
 Tout est resté là-bas.  
 Les tapis de feutre, les tapis de feutre et les oranges  
 Ils ont versé de la chaux sur le sol. Mes yeux noirs, mon cœur,  
 Ce sont les soirées misérables de mon peuple, je le sais  
 Que l'on noue sur les yeux comme un mouchoir en sang  
 Ils ont versé de la chaux sur le sol,  
 Au pied d'un mur  
 Devant un dépôt  
 Face aux cerisiers et aux étourneaux...  
 .....  
 En espagnol  
 Et dans toutes les langues  
 La mort se dit comme l'exprime  
 Un peuple humble, dans sa générosité silencieuse...

### Obras completas

Désormais nous le savons définitivement  
 Le sang qu'on verse au nom du peuple  
 Est un couteau dont le manche est beau comme une tige de rose  
 Entre les dents...  
 En Espagne  
 Et partout...

### Edip Cansever (1928)

*Né à Istanbul. Il suit des cours à l'École des hautes études commerciales; fait son service militaire avant de terminer ses études et installe au Bazar un commerce d'antiquités. Il a été l'un des précurseurs de la poésie novatrice en Turquie.*

### Coupe

Cité de Péra avec ses roses, ses glaïeuls et ses maquereaux  
 Point névralgique des passages  
 C'est là que je me cache  
 Épuisé par les fouilles  
 Des fossiles de rêve plein les yeux

Je surmonterais l'amour si la folie ne me hantait  
 Si rien ne me hantait  
 Clouée à un miroir convexe  
 La bouche sanglante d'un éphèbe  
 Est là pour connaître la mort

Le sang, c'est le sang l'origine de tout.

**Özdemir Ince**  
(1936)

*Né à Mersin. Après des études de langue et de littérature françaises à l'Institut pédagogique d'Ankara il devient professeur de français. Il a séjourné un an à Paris. Traducteur de nombreux poètes et écrivains, parmi lesquels Yannis Ritsos, Nicolas Guillen, Paul Nizan, Alain Fournier... Sa poésie engagée a souvent des accents lyriques. Un recueil de poèmes d'Özdemir Ince a été publié en France, par les éditions Saint-Germain-des-Près.*

**Le prix**

Majestueusement, je traverse l'été en vol plané,  
les enfants regardent mes ailes, et ils en sont jaloux,  
ils ne devinent pas, eux,  
le prix de cet anéantissement.

Que d'hiver, que de massacres, que de misères j'ai connus!  
Que de fois mon front a fondu au toucher de la terre!  
Aux portes des villes, que de fois m'a-t-on laissé seul,  
face à un miroir!

**Ataol Behramoglu**  
(1942)

*Né à Catalca. Il est diplômé de russe de la faculté des lettres d'Ankara. Il a séjourné dans plusieurs pays européens. Traducteur de poètes russes en turc. Il figure parmi les poètes engagés de la génération dite "de 1960".*

**Sonnet**

Les maisons à Paris ont l'air vernies  
Surtout les fins d'après-midi ensoleillées  
Paris, sur les pavés réchauffés  
S'étend comme une blanche femme pâmée.

Ensuite les premiers remous, les premiers hommes  
Et tout cela va se muer en un rêve du soir  
Paris, drôle de ville, complexe incompréhensible  
Paris aveugle, sans cœur, monstrueuse.

Et la Tour Eiffel sur son buste gigantesque  
Porte un cerveau pas plus gros que le poing  
S'approche et s'éloigne avec ses yeux bêtes, ahuris.

Là-bas, tu peux t'écrouler d'amour, de désespoir  
Tu peux crier, devenir fou, crever  
Tout le temps cette ville te dépassera.

## Nevzat Çelik (1960)

*Né à Sinop (au nord de la Turquie) en 1960. Il fut arrêté, le 29 mars 1980, pour des raisons politiques et a passé sept années et demie en prison. Çelik a toujours nié toute implication dans des actions terroristes. Pendant qu'il était en prison, Çelik a commencé à écrire de la poésie, et deux volumes de ses vers ont été publiés à Istanbul. Le premier volume, Safak Türküsü (Chant de l'Aube) a connu six éditions successives; son second recueil, Müebbet Türküsü (Chant d'un condamné à la perpétuité) est paru en 1987. Il a été récompensé du prix du "Poète Persécuté" au Festival international de la poésie à Rotterdam.*

### Pleurer

dans une main ma sentence de mort  
dans l'autre mon amour  
serrant mes mains l'une contre l'autre  
j'ai marché  
la lumière sale et jaune des lampes de rue  
et les yeux bien connus de l'obscurité  
me poursuivant  
au bas des murs des ouvriers  
les pas laissent des traces sur leur chemin vers la maison  
dans le flux d'une appréhension effrayée  
et dans les soirées glacées  
l'enlèvement des enfants aux bras  
des femmes devant les portes

les rues animées de la ville  
sont désertées  
le sang les a désertées  
l'âme les a désertées

les voies animées de la ville ne mènent nulle part  
cette ville est Istanbul  
sept poignards incurvés sur sept pics incurvés  
ne peuvent être brandis à tout vent  
ne souris pas tranquille  
le deuil enveloppe les pans de ses monts  
et dans la ville d'Istanbul  
les chants joyeux disent des mensonges  
qu'est ce qui me fait errer pas après pas  
tout au long des rues de la ville  
veux-je être seul  
ou me mélanger à la foule?  
peut être  
ou peut être que non  
mais à quoi sert-il de nier  
c'est bien toi que je cherche  
toi la jeune mère de résistance  
toi le noir dans mes yeux  
toujours prêt à briser l'interdit  
et avant que de tisser la honte de pleurer dans mes yeux  
comme les enfants dans la peine  
posant ma tête contre ton sein  
en épanchant mon coeur  
je veux pleurer  
je veux pleurer  
pleurer

**Cemal Süreya**  
(1931)

**Avez-vous déjà eu un père mort?**

Avez-vous déjà eu un père mort?  
Le mien est mort une fois, j'en suis aveugle  
Ils ont lavé son corps puis l'ont emmené  
Je ne m'attendais pas à ça de lui, j'en suis aveugle  
Avez-vous déjà été au hammam  
J'y étais, une des lampes s'est éteinte  
J'eus un œil éteint, j'en suis aveugle  
Au Zénith il y avait le ciel, ronde  
Bleu comme rien, j'en suis aveugle  
Quant aux dalles du hammam  
Elles brillaient, luisantes comme une glace  
J'y vis la moitié de mon visage  
C'était comme quelque chose, mauvais comme quelque chose  
Je ne m'attendais pas à ça de mon visage, j'en suis aveugle  
Avez-vous déjà pleuré, votre visage barbouillé de savon?

**Gülten Akin**  
(1933)

**Le 22 février 1919**

Un nuage blanc s'envola de la Méditerranée  
Se heurta aux Monts d'Ahir  
Et se brisa en mille morceaux  
Ökkes saisit l'humidité — ainsi dégagee — du nuage  
Et l'emmena vers Maras,  
Via Narli.

L'eau qui coule de Narli vers Maras  
S'appelle Aksu, Eau Blanche,  
Ökkes se jura d'ajouter cette humidité à l'eau d'Aksu  
O Aksu mon âme, ô Aksu mon amour  
O Aksu la veine de mon âme

Un nuage blanc s'arrachant à la Méditerranée  
Se brisa en mille morceaux au dessus de Maras,  
Il m'en resta l'humidité  
L'Anglais qui partit d'Antep  
Marcha loin en passant par Narli  
L'amertume s'empara de moi  
Je ne peux point porter cette humidité  
Je ne peux point porter cette amertume

Aksu se mit à parler:  
— O être humain, ô être humain  
L'humidité est mon propre, l'amertume le tien  
Rends moi donc l'humilité  
Que mes eaux débordent de mon lit

Que j'emporte ce pont sur moi  
Et si je n'y parviens pas,

Reprends ton amertume  
 Frappe le pont avec, qu'il s'écroule  
 Ne laisse pas le passage à l'Anglais  
 Qu'il ne reste ni pont ni amertume

Ökkes transforma son amertume en une énorme trompette  
 Il en joua pour se faire entendre aux Turcs et aux Turcomans  
 Une foule immense apparut soudain à remplir ciel et terre  
 Ils arrachèrent le pont sur Aksu et le jetèrent à l'eau  
 Du coup le cœur d'Ökkes  
 Grandit telles les montagnes  
 Bouillit comme une marmite  
 Il se jura de ne laisser pénétrer aucun ennemi à Maras  
 Il se jura de se battre jusqu'à la mort  
 Si jamais il en entra un

Au Nord, les Monts d'Ahir inondant d'eau  
 A l'Ouest les Monts Amonoz et Gavour  
 Fertile est la plaine de Maras  
 Elle donne cent pour un  
 Et comme sur les autres plaines fertiles de la planète  
 La minorité de son peuple est très riche  
 La majorité de son peuple très pauvre  
 Soit ils descendent une pente  
 Soit ils grimpent un flanc

Ils ont vécu l'Arabe, le Seldjoukide et l'Ottoman  
 En passant par les Hittites, par les Assyriens et par Rome  
 Et c'est pour cette raison que leurs sculptures  
 Sont à tête hittite, au nez arien  
 Et à barbe romaine  
 Leur bol de vin à la main  
 Et leurs minuscules femmes en face d'eux

Deux mille ans avant Jésus  
 Ils s'asseyaient déjà sur des chaises dorées

C'est pour cette raison que le marché de Maras  
 Est de mille finesses inaccessibles  
 Du collier en terre de Hittites  
 Il passa à l'amulette en cuivre et aux idoles en fer  
 Il travailla l'or sur du fer  
 En casque, en bouclier, en sabre  
 Il utilisa l'argent ensuite  
 Des branches en argent, des bordures en fils d'or  
 Des tabliers, des vestes dorées, des robes à mille branches  
 Pour des jeunes filles aux mains blanches toutes brodées  
 Pour des belles dames aux visages ronds, à l'allure de gazelle  
 Pour des jeunes hommes à la démarche d'ivrogne  
 et aux regards

De la peau de cerf pour la reliure du Coran  
 Dans des coffres incrustés de nacre et sur des chandeliers

Et il posa sur le cheval arabe une selle  
 Sans pareille en Arabie même.



**Metin Demirtas**  
(1938)

### Un chant dans la cour de la prison

Tu accompliras ton temps un jour à ton tour  
Et tu en sortiras  
Avec la liberté accrochée à ton bras telle la jeune mariée  
Ta nouvelle aventure commence au soleil  
Et commence le chômage  
la plus grande des prisons

Rien à faire  
Même si tu te dresses avec la colère révoltée  
Contre ces portes qui se ferment tous les jours devant toi  
Il faut faire des courses au marché  
En effet  
Il faut acheter des choses à la maison  
Incompréhensifs et insensés sont les enfants  
Tu le sais  
On s'habitue aux dortoirs asphyxiants  
On se couche sans broncher dans des cellules  
Rien ne pourrait tuer le cœur d'un homme  
Sauf de s'agenouiller pour du pain  
Devant des hommes qui ne valent même pas quatre-sous.

**Abdülkadir Bulut**  
(1943-1985)

### Chaud et Proche

C'est un désir difficile à maîtriser  
O mère, pour toi,  
De filer et de tricoter des chaussettes  
De ces laines de l'oreiller que tu défait  
Pour ton fils en prison.

Que cela se sache et soit connu de tous  
Que jamais la nostalgie  
Ne t'a été si chaude et si proche saisissable par la main  
Et jamais l'odeur de ton fils  
N'a touché le carrefour de ton front

Ne regrette pas, un jour  
L'ami que tu aimes, le frère que tu aimes  
Pourrait apparaître parmi les voix  
Et à ce moment là, ô mère,  
Je te jure  
Qu'il ne restera pas une seule cachette  
Qui ne sera pas fouillé.



**Nihat Behram**  
(1946)

**Poèmes silencieux**

Toi mon cœur vagabond  
N'est-ce pas toi  
que tant de fois  
me traîne sur des routes infinies  
vers les montagnes, vers les montagnes  
vers les bras d'une ville mouillée  
vers les roses qui s'épanouissent  
N'est-ce pas toi qui respire  
Pourquoi maintenant es-tu si capricieux  
tellement blessé  
N'est-ce pas toi qui te tiens sous la  
lune épanouie  
dans les bras de tes amours ultimes  
tes regards de rossignol  
n'es-tu pas l'écureuil?  
L'été est passé, c'est déjà l'automne  
L'automne s'est transformé en glace  
Devenant une présence  
pour les pauvres  
Toi mon cœur vagabond  
Deviens une jument  
Pour qu'on vole dans les champs  
En attendant mes lèvres se déchirent  
Notre voix s'assombrit  
Dans l'exil la fatigue est interdite  
Sinon elle sera plus difficile la route.  
Viens mon cœur vagabond  
Sois gai, faisons la fête  
Efface les larmes de ton visage  
La douleur ne nous sied point

Nous n'avons pas de temps à perdre  
Dans le bras de l'exil qui fait tant  
de mal.

Toi mon cœur vagabond  
Viens t'enrouler et fleurir au bout  
de la branche

Ne gémis plus sous la lune qui illumine  
Ne m'enlève pas jour après jour le sommeil  
Des caillles se débattent en mai  
Cette nuit que j'ai passée  
Au bas des montagnes du Taurus.

**Yasar Miraç**  
(1953)

**Le café aux verrières**

C'était au mois des cerises  
C'était au mois des cerises  
Avant que ne vous grise  
La fumée des narguilés  
Arriva un étranger  
D'un pays lointain  
Un luth à la main  
Un luth à la main

Sa caisse était en grenadier  
Sa caisse était en grenadier  
Et ses cordes scintillaient  
Inlassablement  
Quand chantait l'étranger  
Sans les gratter  
Et elles frétilaient  
O pauvres de nous  
O pauvres de nous

C'était au mois de cerises  
C'était au mois de cerises  
Un jour tôt le matin  
Au café aux verrières  
Les chansons de l'étranger  
Faisaient les larmes couler  
Et les commis de soupirer  
Avec à leurs mains des serpillières  
C'est là que le patron soudain  
Serra trop fort son verre  
Et le brisa dans sa main  
Et le brisa dans sa main